

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



D'amour et d'audace
Interview avec Francine D'Amour

André Dionne

Numéro 52, hiver 1988–1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38753ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Dionne, A. (1988). D'amour et d'audace : interview avec Francine D'Amour. *Lettres québécoises*, (52), 10–12.



Photo: Jean Lussier

D'AMOUR ET D'AUDACE

FRANCINE D'AMOUR

INTERVIEW

d'André Dionne

Rarement a-t-on vu un premier roman récolter autant de critiques élogieuses et de prix prestigieux : grand prix littéraire Guérin 1987, prix Molson de l'Académie canadienne-française 1988. Avec *Les Dimanches sont mortels*, Francine D'Amour se révèle un de nos meilleurs talents littéraires. Une maîtrise parfaite de la langue. Une sensibilité riche et profonde. Une forme originale. Une structure à la fois rigoureuse et éclatée. Autant de qualités qui rendent ce premier roman «magnifique» (dixit le jury de l'Académie).

D'aucuns en aimeront le suspense. D'autres les observations lucides et incisives. Parfois on

le dit dur et noir, même violent. Souvent ironique et plein d'humour. On en souligne avec étonnement la tendresse et le lyrisme. Quant à moi, j'admire son côté délinquant. Là même où l'interdit libère la norme. Quelle audace! Quel beau crime! Quelles libations!

Les dimanches sont morts. «Le fleuve, paralysé» (p. 13) peut enfin, le temps de griller une cigarette, tenter de libérer ses «eaux blanches» (p. 184) d'innocence. Le cercle sera parfait. Désormais ces crûs pourront être bus jusqu'à la lie.

André Dionne

A.D. Pourquoi avez-vous fait de l'alcool le personnage central de votre roman?

F.D. Parce que j'étais concernée. J'ai connu plusieurs personnes alcooliques, dans ma famille en particulier. Et je trouvais que c'était intéressant pour tout ce que ça connotait de chaleur. Je n'ai pas voulu faire quelque chose de dissuasif ou de moralisateur. L'alcool est plutôt séduisant. Aussi je voulais en parler sérieusement parce que l'image qu'on a de l'alcoolique se confond souvent avec celle de l'ivrogne. Psychologiquement, la forte dépendance de l'alcoolique se rapproche beaucoup de celle qu'on peut avoir pour les drogues fortes. Ça devient une préoccupation constante et crée un vide.

Charles, le père dans mon roman, choisit en quelque sorte l'alcool. Les conséquences sont néfastes pour lui et pour les autres.

A.D. Il n'est pas le seul à boire dans votre roman.

F.D. J'ai voulu montrer l'effet de contagion sur l'entourage. C'est pour cela qu'il y a des bouteilles cachées un peu partout.

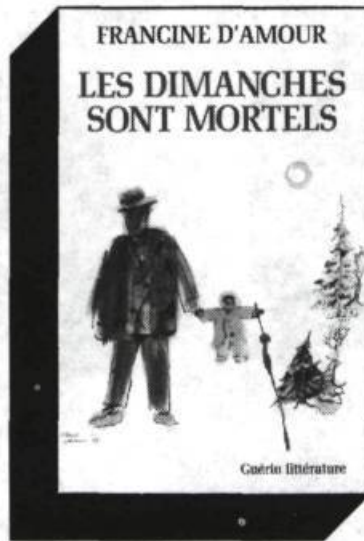
A.D. Pourquoi citer Homère en épigraphe : «Je lui versai donc une nouvelle rasade de vin aux reflets de feu. Je lui en apportai et donnai trois fois, et trois fois il but, l'imprudent!»?

F.D. Je me demandais en écrivant mon livre s'il y avait des exemples dans la littérature où une personne en tuait une autre en la faisant boire. En voyant la pièce, *Le Cyclope*, montée par Jean-Pierre Ronfard, j'ai pensé à Ulysse. Et j'ai trouvé la phrase qui convenait parfaitement. Le cyclope n'avait qu'un œil et j'avais imaginé que mon personnage avait aussi des problèmes de vision, et en particulier d'un œil.

A.D. Pourquoi Charles devient-il alcoolique?

F.D. Je n'ai pas beaucoup analysé son passé, mais il y a quelques allusions indirectes. Peut-être qu'il a un complexe vis-à-vis le père de sa femme qui était un homme très digne, très droit, avec sa canne, son panama, etc., et beaucoup plus riche. Ce sont des pistes. De plus, Estelle, sa femme, l'a toujours un peu méprisé, et peut-être pas vraiment aimé.

Souvent les personnes âgées boivent parce qu'elles n'ont plus de vie active,



qu'elles ont peur de la mort ou tout simplement à cause d'une habitude dont elles perdent le contrôle.

Si Estelle boit par contagion et se cache pour le faire, par contre Charles, son mari, n'a aucune honte de sa passion pour la bouteille.

A.D. Dès le début vous parlez de rituel. Pourquoi avez-vous construit votre roman autour ou comme un rituel justement?

F.D. Voir sa famille le dimanche, il me semble que c'est un rituel très répandu. Après je me suis mise à jouer avec des chiffres et des lettres pour trouver un cadre et une structure. La narration des douze heures correspondait à des A. À la fin de chaque heure, c'était les B, c'est-à-dire un dimanche de l'année précédente. Et le point de vue narratif changeait parce que les A étaient racontés par Mathilde à la troisième personne, mais c'était l'équivalent d'un je. Alors que B, c'était les autres personnages, donc un narrateur plus extérieur. De plus, chaque B se terminait par un monologue que j'appelais C. Donc le «midi» du dernier dimanche de l'année, en décembre, débouchait sur la narration du premier dimanche de l'année précédente, en janvier. À treize heures, c'était en février, à quatorze en mars, etc., et à la fin, tout se fusionnait. C'est pour cette raison que j'ai mis plus de monologues intérieurs (passages en italiques) à la fin. Cette idée m'a beaucoup soutenue lors de la rédaction et m'a sans doute permis de terminer. Je ne savais pas ce que chaque dimanche allait comporter. Et puis, cela m'a un peu paralysée. Faire douze dimanches, douze heures, douze monologues devenait répétitif puisqu'il se passe toujours la même chose dans ces réunions de famille. Le suspense s'éti-rait trop.

Plusieurs mois plus tard, après m'être arrêtée au milieu d'un dimanche, d'un paragraphe et d'une phrase, j'ai eu l'idée de sauter des heures et des dimanches. C'était intéressant. Tout se resserrait. J'ai compris le côté positif des cadres et des structures, mais aussi le danger de s'enfermer dedans.

A.D. Comment le parricide s'est-il imposé comme libérateur dès le début? Vous dites : «Elle a tout prévu».

F.D. Je ne voulais pas raconter l'histoire d'un alcoolique qui se guérissait. Je n'y croyais pas pour ce personnage-là. Mathilde aurait pu fuir, se résigner ou sombrer dans l'alcool comme fait la mère, mais c'est aussi une résignation. Ce n'est pas un parricide si violent. C'est une sorte d'euthanasie douce. Le père dit qu'il a besoin de sa fille pour mourir. Il le demande presque. C'était le seul geste libérateur. Mais dans la vraie vie, je ne suis pas sûre que ce soit une libération, même si à la fin, Mathilde s'en va calme et libérée. Je ne connais pas la suite du roman.

A.D. Si on faisait un procès à Mathilde, comment la jugeriez-vous?

F.D. J'ai un parti pris. Je la gracierais parce que je trouve qu'elle fait un geste de compassion, un geste «clément» (comme le nom de la bouteille de rhum qu'elle apporte à son père). On pourrait même comparer son geste à celui du médecin qui administre une dose d'héroïne pour abrégé les souffrances. À d'autres niveaux, on pourrait la trouver enfantine et même un peu égoïste avec ses «chums». Peut-être aussi intolérante pour sa sœur et quelques autres.

A.D. Sa sœur, Marie-Paule, qui fait une thèse sur «le Parricide dans la tradition romanesque»?

F.D. C'est un clin d'œil. Comme le parricide dans le roman est souvent annoncé, c'était une autre façon de le dire. De plus, Marie-Paule, contrairement à Mathilde, fuit le problème et le porte à un niveau théorique.

A.D. Tout le monde pense à s'évader.

F.D. Dans la mesure où la vie est insupportable, dans cette famille, chacun pense à s'en aller, mais reste prisonnier des dimanches. Il y a comme une fascination de la morbidité. Il suffit de penser qu'il va venir un dimanche pour que tous les jours deviennent gâchés. Mathilde tente bien de s'évader, mais on lui remet le grappin dessus. Même qu'une fois, elle revient d'elle-même.

A.D. En fait, il n'y a que les deux chattes qui s'aiment.

F.D. Et encore, c'est un amour batailleur. Il y a peu de personnages extérieurs à cette famille. S'il y avait plus d'amour entre les parents, la situation serait différente. Ils ne vivent pas la sérénité amoureuse du vieil âge. Mathilde est trop obsédée par son idée d'en finir avec ses dimanches. Marie-Paule et Jean-Louis sont en rupture. L'amour n'est pas présent et ne peut pas vraiment l'être, mais en même temps, le parricide de Mathilde me semble être un geste d'amour.

A.D. Pour la plupart de vos personnages, l'enfance fut peut-être la seule période heureuse?

F.D. Je ne voulais pas faire un roman misérabiliste. On sait peu de choses de l'enfance du père, sauf qu'il n'est pas né dans une famille riche. Mais il peut être aimé. Il raconte l'histoire de la dernière guerre mondiale à Marie-Paule et il joue dans la neige avec Mathilde, comme un gros poupon. Puis à cause de l'alcool, il devient quelqu'un d'autre. C'est une déception dont les deux filles ne se remettent pas. Quant à la mère, elle n'a jamais pu admirer son mari qui n'avait pas la stature imposante de son père. Il y a eu une brisure, et c'est pour cela qu'il reste un côté enfantin chez la plupart de ces personnages. C'est peut-être la part d'enfance qui amène Mathilde à poser son geste (genre : «je te hais, je vais te tuer!»).

A.D. Elle aurait eu besoin d'une thérapie.

F.D. Dans son cas comme dans celui du père, je pense qu'il n'y avait pas de thérapie possible. Marie-Paule passe son temps à toutes les essayer et ce n'est pas très efficace. Mathilde veut faire quelque chose de vrai et non pas simuler. Elle ne veut pas transcender ce qui lui arrive en en faisant une quelconque œuvre.

A.D. Pourquoi avez-vous insisté sur ces modes et ces différentes formes de thérapie?

F.D. En fait, ce qui me fatigue, c'est l'attitude missionnaire de certaines personnes qui trouvent la vérité à toutes les cinq secondes et s'en font les prosélytes. Je ressens un agacement face à toutes ces modes sans pour autant les nier complètement. C'était une façon aussi de rire d'une certaine génération. Si j'écrivais mon roman aujourd'hui, Marie-



Photo : Jean Lussier

Paule et Jean-Louis habiteraient probablement un loft sur le bord du canal Lachine plutôt que sur le Plateau Mont-Royal.

A.D. Avez-vous eu peur qu'on vous dise que vous manquiez de pudeur en parlant des petits bourgeois intellos qui sont sans doute vos propres lecteurs?

F.D. Je pense que la plupart ont beaucoup d'humour et sont prêts à rire d'eux. Je ne suis pas la première à le faire. Qu'on pense à la pièce *Les Nouilles* de Louise Roy et Yves Desgagnés, dans laquelle on se moquait du public. Et ce fut un succès. J'ai moi-même quelques points communs avec Marie-Paule et Jean-Louis. Il y a aussi d'autres gens autour de moi qui m'ont servi à faire ces personnages composites. Je serais étonnée que quelqu'un se reconnaisse.

A.D. Pourquoi avez-vous attendu si longtemps avant de commencer à publier?

F.D. Toute petite, je voulais déjà devenir écrivaine. Puis, j'ai commencé à enseigner très jeune. Et comme je suis perfectionniste, cela a pris beaucoup de mon temps. Je suis aussi assez consommatrice de films, de pièces de théâtre et de livres.

Et en plus des problèmes de temps, j'avais une certaine difficulté à m'intéresser assez longtemps à quelque chose pour le terminer. On dit souvent que telle ou telle anecdote serait une bonne idée de roman, mais il faut que le sujet soit assez riche pour retenir l'attention pendant une longue période.

A.D. Les critiques ont beaucoup parlé de votre «écriture juste, professionnelle, élégante, mordante et, je dirais, classique» (Jacqueline Hogue, dans la revue *Trois*). Est-ce donc si important le style, pour vous?

F.D. Tout est là. Comme lectrice ou spectatrice au théâtre et au cinéma, je m'intéresse parfois plus à la forme qu'au sujet traité. Je suis plutôt formaliste. Je figole beaucoup mes phrases. Je cherche un rythme. Et je ne peux pas passer à la phrase suivante si je ne suis pas pleinement satisfaite de celle que je viens d'écrire.

A.D. Vous venez de publier un récit, «L'Été dernier» dans la revue *Le Québec littéraire*. Est-ce une suite à votre roman?

F.D. J'y parle de l'été 1987, celui qui a précédé la publication de mon livre. C'est assez autobiographique. De retour d'un voyage au Costa Rica, j'ai passé un mois à courir les hôpitaux. Mon père et ma mère sont décédés. Les circonstances étaient bien différentes de celle évoquées dans mon roman, mais la coïncidence de la mort de mon père avec sa publication m'a incitée à écrire ce récit. C'est un peu le prolongement de mon roman qui comportait certains aspects autobiographiques.

A.D. Comment réagissez-vous à tant d'honneurs, de prix et de critiques élogieuses?

F.D. D'abord, cela me fait un grand plaisir. Et en même temps, un peu peur. Je sais maintenant que je suis attendue au tournant... mon deuxième roman... □